

Les leçons d'anatomie sur les animaux *

par Alain BOUCHET **

À côté des leçons anatomiques effectuées sur les cadavres humains, une place à part doit être faite pour d'autres "leçons", tout aussi importantes, réalisées cette fois sur l'animal, soit au cours des études vétérinaires, soit pour l'apprentissage de la dissection, à l'époque où cette pratique était interdite sur l'homme, par les vétoes de l'Église. Pour cette raison, les anatomistes anciens furent bien obligés de se rabattre sur des animaux, singes à l'époque de Galien, porcs à la Renaissance, parfois petits mammifères, notamment pour l'appareil génital féminin, ou même animaux "exotiques" rapportés au cours des expéditions lointaines.

Dans les grandes lettrines de la *Fabrica* de Vésale (édition de 1543), on voit à la lettre Q la vivisection d'un porc, effectuée par huit "putti" tout nus. Solidement attaché sur une planche, l'animal a la gueule entravée par une chaîne tandis que l'opérateur, le couteau à la main, incise la face antérieure du cou, pour aborder la trachée ou même la carotide. Sur la gauche, l'un des enfants lit à haute voix les instructions nécessaires au dissecteur. En dehors de la lettrine, la scène est ornée en haut par deux angelots, et en bas par deux bambins nus, l'un à gauche manipulant un rasoir, l'autre à droite tenant écartée, par l'intermédiaire d'un couteau, la queue de la lettre Q, comme s'il voulait essayer sur elle le tranchant de la lame.



Fig. 1 : Lettrine Q de la *Fabrica* (1543) de Vésale, montrant la vivisection d'un porc.
(Cliché BIUM)

* Comité de lecture du 19 novembre 2005 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 40, rue des Arpinières, 69340 Francheville.

Dans les lettrines des deux éditions de la *Fabrica* (1543 et 1555), on découvre d'autres animaux préparés pour la dissection : tête de bœuf, entourée de trois chérubins (grande lettrine R), chien représenté à quatre reprises : soit décapité, son sang étant recueilli par des putti (petites lettrines S) ; soit pendu par le cou (petites lettrines T) ou par les pattes arrière (grande lettrine T), soit encore chienne gravide césarisée (petites lettrines Q). On est certain que Vésale avait l'habitude de disséquer le porc, puisqu'au livre VII de la *Fabrica*, avec parfois ses instruments exposés sur une table, on voit cet animal solidement attaché pour la vivisection, au cours des expériences du chapitre 19.

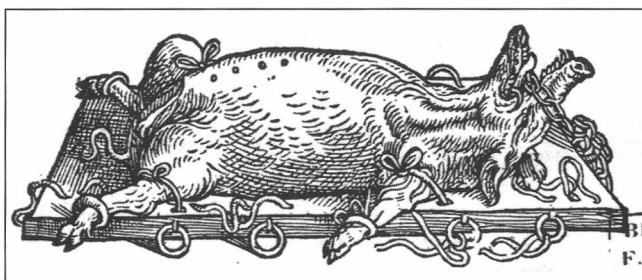


Fig. 2 : Gravure illustrant le chapitre 19 du livre VII de la *Fabrica* (1543) de Vésale : un porc attaché en vue d'une vivisection. (Cliché BIUM)

D'après P. Huard, l'initiateur de Vésale aurait été à Paris l'anatomiste Günter d'Andernach qui, l'un des premiers, renoua avec la tradition de Galien disséquant les animaux vivants.

Ce qui nous amène à parler des nombreuses éditions des *Œuvres* de Galien, réalisées à Venise de 1540 à 1625 chez les

frères Junte. Deux des frontispices de 1565 ne concernent pas une leçon d'anatomie humaine, mais la vivisection d'une truie. À droite de la scène, on voit apparaître un porc entravé, porté sur les épaules d'un homme robuste, à proximité de deux moutons étendus sur le sol. Au centre, c'est Galien lui-même qui dissèque l'animal, tandis que le médecin grec Alexandre de Tralles est placé derrière lui, pour le conseiller, ou bien pour le contredire (allusion probable à un débat public qui les aurait opposés). Au fond de l'estrade, trois médecins bien alignés assistent à la dissection, placés très près de la bête, avec, plus à distance, une douzaine de spectateurs richement vêtus à la mode vénitienne.

À propos de cette dissection d'un porc, on peut ajouter que l'école de Salerne, si célèbre au Moyen Âge, l'avait adoptée depuis longtemps, calquant son enseignement anatomique sur celui de Galien. On avait en effet remarqué la ressemblance entre l'anatomie viscérale de cet animal et celle de l'homme et le médecin juif Caphon avait même rédigé un ouvrage intitulé *Anatomia porci*, paru au cours du XII^{ème} siècle, qui montrait très nettement les détails d'une anatomie voisine de celle de l'homme, qui ne fut connue que par la dissection, et même conseillée, seulement à partir de 1230, grâce à l'action éclairée de Frédéric II, roi de Sicile et de Germanie.

Au XVII^{ème} siècle, les anatomistes de l'Europe entière se consacrèrent enfin à une entreprise prodigieuse : la découverte du corps humain. Parmi tous ceux qui contribuèrent aux multiples recherches, le plus célèbre fut l'Anglais Harvey, qui, bouleversant les erreurs accumulées pendant les siècles, décrivit pour la première fois, en 1628, le circuit réel de la circulation sanguine. Mais, pour la première fois aussi, le cadavre humain ne suffisait plus à la soif de la découverte : l'observation de l'animal vivant allait plus loin que les constatations faites sur un corps immobile et figé ; elle ouvrait enfin largement les portes de la physiologie. Un tableau de Robert Hannah, exposé au Royal College of

physicians de Londres, conserve le souvenir de cette découverte, sous forme d'une leçon d'anatomie effectuée sur l'animal. On y voit Harvey disséquant le coeur d'une biche, devant le roi d'Angleterre Charles 1er et sous l'œil attentif de son fils aîné, le prince héritier Charles de Galles.

Fondée par Colbert en 1666, l'Académie Royale des Sciences de Paris posséda en son sein, dès la première année, Claude Perrault (1613-1688) qui fut à la fois docteur en médecine en 1641, ainsi qu'architecte et physicien. Il fut surtout le frère aîné de Charles, contrôleur général de la colonnade du Louvre, et dont les Contes assurèrent la célébrité. Claude Perrault se fit connaître par ses travaux d'histoire naturelle, publiant en 1669 un in-quarto intitulé *Description anatomique d'un caméléon, d'un castor, d'un dromadaire, d'un ours et d'une gazelle*, réédité avec des planches supplémentaires dans un in-folio daté de 1671, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux*. Dans le frontispice, gravé par Leclerc, on voyait, dans la salle du Jardin des Plantes, l'arrivée de Colbert, accompagnant le roi Louis XIV.

C'est de cette date que provient une leçon d'anatomie à l'Académie des Sciences, où l'on voit Perrault disséquant un renard (?), ou plus probablement une loutre, carnivore aquatique rarement représenté dans cette situation. Également gravée par Leclerc, la scène représente l'animal, reconnaissable à sa longue queue poilue, étendu sur une table autour de laquelle s'affairent quatre personnages en costume, avec perruques ou chapeaux. Protégé par un tablier, Perrault dissèque l'abdomen, dont l'intestin grêle se déroule en dehors de la table ; à ses côtés, un de ses collègues tient à la main un couteau. Pendant ce temps un seigneur, assis sur une chaise d'époque, consulte un in-folio (peut-être celui de Perrault), tandis que d'autres observateurs discutent, en regardant un dessin où sont représentées les empreintes de l'animal. En bout de table, à gauche, un secrétaire, vêtu d'une longue robe, relate, sous la dictée, les constatations du maître. Par les fenêtres à moitié ouvertes on aperçoit les terrains du Jardin du Roi, où l'Académie se réunit. Sur le rebord, un savant regarde dans un microscope, tandis que son confrère observe, à l'aide d'une loupe, un objet arrondi (un oeuf ?). Sous la table, un chapeau et un coffret ouvert, et, sur le sol, un gros soufflet. Au fond de la salle, on a exposé des squelettes

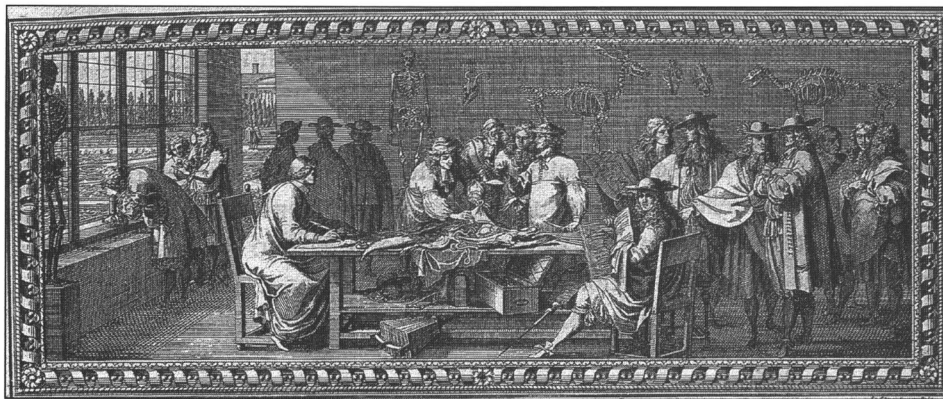


Fig. 3 : Dissection d'une loutre (?) par Claude Perrault, dans son ouvrage *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux* (1671). (Cliché BIUM)

d'animaux, dont un cerf, peut-être un dromadaire, et on a accroché trois crânes ; mais on n'a pas oublié de représenter aussi deux squelettes humains, pour bien montrer qu'on ne fait pas ici que de l'anatomie comparée, mais qu'on étudie aussi le corps de nos semblables. Dans une nouvelle édition de son livre, Perrault ajouta en 1676 seize animaux, avec, en tête de la préface, la même leçon d'anatomie.

Raillé par le persifleur Boileau, dans un distique célèbre de son *Art Poétique* (1674, chant IV) : "Laissant de Galien la science suspecte. De méchant médecin devint bon architecte" il participa à la "querelle des Anciens et des Modernes", se rangeant du côté des seconds. Mais l'anatomie animale lui fut fatale ! Il mourut des suites de la dissection d'un dromadaire infecté.

La médecine vétérinaire était née à Lyon, où un arrêt du Conseil du Roi autorisa en 1761 Claude Bourgelat (1712-1779) à ouvrir une "École pour le traitement des maladies des bestiaux". Dans toute l'Europe elle connut un succès immédiat, spécialement en "hippiatrie", car le cheval, pour les armées, était d'une importance vitale, d'autant que Bourgelat passait pour un écuyer hors pair. Les stagiaires français affluèrent à Lyon, et, venu de Grasse, sa ville natale, Honoré Fragonard (1732-1799), cousin germain du peintre célèbre, fut formé pendant trois ans, à partir de 1763, dans la nouvelle école, installée dans le quartier de la Guillotière. Quand on décida en 1766 de créer une seconde école à Alfort, aux portes de Paris, Fragonard, dont l'activité lyonnaise avait été fort appréciée, en fut nommé directeur par Bourgelat. Il développa un rôle d'organisateur, et surtout de préparateur de pièces anatomiques réunies en grand nombre dans le cabinet de l'École. Avec son maître, il participa à la rédaction d'un *Précis anatomique du corps du cheval*, mais, sans qu'on sache vraiment pourquoi, il se disputa avec lui, congédié sur le champ en 1771.

Après vingt ans d'une activité obscure, où il préparait et vendait des pièces anatomiques, il s'associa avec le peintre David, dans une Commission temporaire des Arts, qui avait remplacé, pendant la Révolution, l'Académie. N'ayant pas eu le droit d'entreposer ses 1500 préparations dans un "cabinet national", il accepta le poste de chef de travaux à l'École de Santé de Paris, jusqu'à sa mort en 1799. On a gardé de lui des pièces parfaitement conservées, que l'on peut admirer à l'École Vétérinaire d'Alfort, où son "cavalier anatomisé avec sa monture", unique au monde, fait sensation, associant trois qualités rarement réunies : performance technique, démonstration scientifique, et perfection artistique, véritable emblème de l'union de l'homme, cavalier à l'assiette impeccable, et du cheval, prêt à franchir l'obstacle, l'ensemble évoquant spontanément l'un des cavaliers de l'Apocalypse.

Au XVIIIème siècle, la médecine vétérinaire fut dominée en France par la dynastie des Lafosse, qui exerça son influence pendant plus d'un siècle, transformant les anciens maréchaux-ferrants en hippiatres, puis en médecins-vétérinaires. L'ancêtre de la famille fut Étienne Lafosse (1670-1754), "maréchal des écuries royales" à Versailles, qui forma son fils dans un atelier situé près de Saint-André-des-Arts. Celui-ci, Étienne-Guillaume (1699-1765), lui succéda comme hippiatre, indispensable pour prendre soin de la cavalerie, la "reine des batailles". Il publia en 1749 un *Traité sur le véritable siège de la morve*, qui eut un grand retentissement, bien qu'il défendît la thèse néfaste de la non-contagiosité.

Son fils Philippe-Étienne (1738-1820) étudia l'anatomie humaine à l'École de médecine de Paris, puis fit ses études vétérinaires, obtenant la survivance familiale de "maré-

chal de la petite écurie du roi". Il fut préparateur de l'anatomiste Ferrein (1693-1769) et publia en 1772 un important ouvrage qui assura sa célébrité ; *Cours d'hippiatrique, ou traité complet de la médecine des chevaux*, illustré par 58 planches d'anatomie. Trois ans plus tard, il fit paraître un *Dictionnaire raisonné d'hippiatrique*, en quatre tomes, pour l'hippiatrie, la cavalerie, le manège, et la maréchalerie. Menacé de la guillotine pendant la Révolution, il lui échappa après la chute de Robespierre, tentant sans succès de devenir membre titulaire de l'Académie des Sciences, dont il ne fut que correspondant, en 1796.

Parlons maintenant de son livre princeps de 1772, remarquable par la beauté des planches en couleur, que l'on doit au peintre Sollier. Son tableau le plus intéressant, représentant une leçon d'anatomie sur le cheval, est aujourd'hui mis en valeur dans le bureau du Directeur de l'École d'Alfort. On a dit que l'artiste avait voulu représenter à la fois les trois membres de la famille Lafosse, réunis artificiellement ensemble. Il est vrai qu'on voit derrière la table de dissection, un peu sur la droite, trois personnages debout, en habit à la française, qui désignent la tête disséquée d'un cheval ; mais ils ont sensiblement le même âge, et rien ne prouve que le peintre ait voulu mettre en scène les trois générations. En étudiant attentivement ce tableau, on voit qu'il montre en réalité un examen d'anatomie chevaline, sous la direction de deux maîtres éminents qui, les seuls à être assis sur un fauteuil de style Louis XV, sont manifestement traités avec beaucoup d'égards. De l'autre côté de la table munie de tiroirs, deux jeunes adolescents, surveillés l'un et l'autre par leurs maîtres respectifs, ont disséqué le membre antérieur d'un cheval, et présentent leurs travaux sur le genou et sur le boulet, empaquetés dans un linge, à côté de quelques instruments. Autour d'eux, une douzaine de spectateurs, fort attentifs, porteurs d'une perruque ou d'un tricorne, assistent à l'interrogatoire des élèves. À droite du tableau, deux employés s'affairent à maîtriser un petit animal à cornes, destiné sans doute à une autre dissection. Près des examinateurs, un gros chien noir s'est assis, alors qu'un autre chien, blanc à tête marron clair, est étendu au voisinage de deux grands livres reliés. Sur les dalles du sol, on a mis en évidence un crâne de cheval, ainsi qu'un sabot, à la fourchette bien dessinée, et, plus à droite, une scie d'amputation, un bidon et un baquet en métal.

À la fin du XVIII^{ème} siècle, le Jardin du Roi (ou Jardin des plantes), associé au Cabinet d'Histoire Naturelle, devint en 1793 le Muséum d'Histoire Naturelle, qui put traverser sans trop de dégâts la tourmente révolutionnaire. Les collections s'enrichirent au siècle suivant, grâce aux découvertes des expéditions scientifiques, et la chaire d'anatomie, occupée par de grands maîtres (Cuvier, Portal, Flourens) eut un grand renom, s'orientant progressivement vers l'étude fonctionnelle. Créée en 1838, la chaire de physiologie fut associée à celle d'anatomie humaine, transformée, avec Serres (1786-1868) en chaire d'anatomie et histoire naturelle de l'homme, puis, avec Duvernoy, en 1855, en chaire d'anatomie comparée.

De cette époque date une leçon d'anatomie sur un ours, extraite du *Jardin des Plantes* de Boitard (1842). Dans l'amphithéâtre d'anatomie comparée, un ours noir, allongé sur un plateau destiné à agrandir la surface d'une table, est incliné grâce à un présentoir en bois. Le professeur n'a pas encore commencé la dissection de l'animal, mais il a fait afficher derrière lui le schéma des viscères abdominaux, objet de l'étude du jour. Sur les gradins, une vingtaine d'étudiants assistent en redingote à la démonstration, certains ayant déposé leur haut-de-forme. Au premier plan, à droite, l'un d'eux prend quelques notes,

mais la plupart des étudiants paraissent assez distraits. La salle est chauffée au fond, derrière les gradins, par un poêle, elle semble éclairée par des fenêtres, placées derrière les étudiants. Au dessus d'une sorte d'alcôve, située derrière le professeur, on a placée sur une étagère une série d'animaux naturalisés (oiseaux et poissons), avec, un peu plus bas, quelques fossiles, et, sur une grande longueur, le squelette d'un très long serpent.

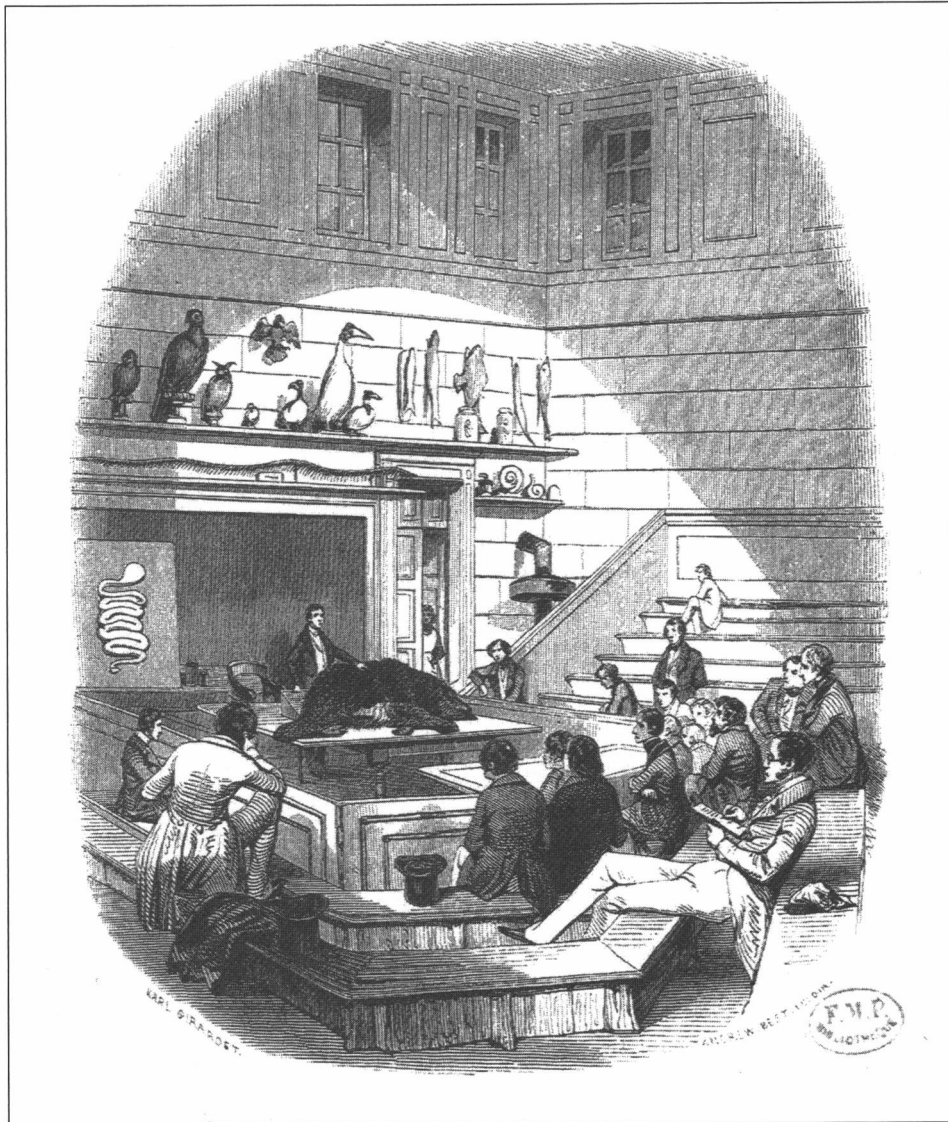


Fig. 4 : Dissection d'un ours au "Jardin des Plantes".
(Gravure extraite de l'ouvrage : *Le Jardin des Plantes* (1842) de Boitard) (Cliché BIUM).

Une leçon d'anatomie très atypique, sous forme d'une caricature qui raille les médecins, a été montrée en 1829 par Grandville (1803-1847) dans ses *Métamorphoses du jour*, les personnages ayant été transformés en oiseaux charognards. En représentant ses contemporains sous les traits des animaux, Grandville s'était spécialisé dans une satire sévère de son époque.

Collaborateur du *Charivari*, il s'était surtout consacré à l'illustration d'ouvrages connus, comme les *Fables* de La Fontaine. Ici, on a affaire à la dissection d'un crocodile humanoïde, allongé sur une table. Deux personnages, des corbeaux, s'occupent entre les cuisses de l'animal : un professeur, en jaquette, protégé par un tablier, n'a pas quitté ses manchettes, et son aide, un oiseau coiffé d'une chéchia rouge, tient dans son bec une grosse aiguille destinée à recoudre la bête humaine. Sur la table, sont déposés quelques instruments, dont deux couteaux, et, au-dessous, on a placé une bassine en cuivre. Derrière l'opérateur, un employé, porteur d'une casquette, est assis sur une malle, en train de "casser la croûte" tranquillement ; autour de lui sont éparpillés les ossements d'un humain et d'un oiseau, avec quelques nourritures : une côtelette, et, sur une feuille de papier, ce qui semble être un morceau de fromage. Sur la droite du dessin arrive un perroquet habillé en "bonne femme", avec jupe, coiffe, et châle rouge ; il porte à la main une cruche, et, sous le bras, une flûte de pain. Il semble un peu choqué par le spectacle, et surpris par la question qui lui est posée : "Voulez-vous déjeuner avec nous, la mère Pilon ?".

Beaucoup plus proche de nous, cette fois photographique, au début sans doute du XX^{ème} siècle, une autre leçon animale concerne la dissection d'une chèvre, à l'École d'Alfort. Placé sur une table, le caprin a le ventre ouvert, et, derrière, le maître en redingote fait un exposé à ses élèves. Trois opérateurs, l'un assis à la tête de l'animal, et deux autres près des pattes arrière, sont protégés par un tablier. Constatation curieuse, sur la gauche, un étudiant, muni d'un soufflet, insuffle de l'air dans la trachée de la bête trachéotomisée. Autour d'eux, une vingtaine d'étudiants en tenue de ville se sont bien disposés pour le cliché. Quelques-uns, sans doute des employés, portent un tablier, d'autres, deux ou trois seulement, des sarreaux. À noter la présence d'un objet insolite, au fond à gauche : un canotier de paille est accroché, bien en évidence, avec son ruban noir et son bord plat, à l'époque sans doute où Maurice Chevalier avait mis à la mode son célèbre chapeau.

Tels sont donc, en quelques images, les liens entre l'anatomie humaine et l'anatomie animale, plus étroits encore pour l'anatomie fonctionnelle qui, à ses débuts, dut progresser par la vivisection. Bien plus, la nomenclature anatomique moderne, qui a cru bon de privilégier le latin, aux dépens des termes grecs, a eu pour but de réaliser une sorte de fusion entre des anatomies disparates, tout en supprimant les éponymes, si chers pourtant aux amoureux de l'histoire de la médecine. Dans le souci d'une parfaite homologie entre l'homme et l'animal, la commission du Collège des anatomistes, dirigée par un vétérinaire lyonnais, le professeur Barone, est allée plus loin encore, remplaçant les termes classiques par les équivalents de l'anatomie comparée. D'où un certain nombre d'incohérences, comme l'introduction surprenante, à la place des muscles jumeaux de la jambe, des curieux "gastrocnémiens", pourtant tout à fait grecs, que nous ne connaissons jusque là que chez la grenouille !

N'empêche qu'il nous semble judicieux de transposer, de nos jours, l'éloge que faisait La Fontaine au Grand Dauphin, en tête de ses *Fables*, avec cet alexandrin célèbre qui correspond parfaitement à notre propos : "Je me sers d'animaux pour instruire les hommes".

BIBLIOGRAPHIE

- BOST J. - *Lyon, berceau des sciences vétérinaires*. Lyon. Art et Hist. 2ème éd. 2005, 192 p.
- COLE F.J. - *A history of comparative anatomy*. Mac Millan, Londres, 1949, 524 p.
- DUMAÎTRE P., HAHN A., SAMION-CONTET J. - *Histoire de la médecine et du livre médical*. Perrin, Paris, 1962, 432 p.
- HUARD P., IMBAULT-HUART M.-J. - *André Vésale. Iconographie anatomique*. Dacosta, Paris, 1980, 255 p.
- LECLAINCHE E. - L'art vétérinaire du Moyen Age à la fin du XVIIIème siècle. In : *Histoire de la médecine, etc.* en 8 vol. A. Michel, Paris, 1978, T.5, 383 p.
- PECKER A. - *La médecine à Paris du XIIIème au XXème siècle*. Hervas, Paris, 1984, 528 p.
- SOURNIA J.C. - *Histoire de la médecine et des médecins*. Larousse, Paris, 1991, 585 p.

RÉSUMÉ

Moins fréquentes que les "leçons d'anatomie" effectuées sur le corps humain, celles faites sur l'animal ne manquent pourtant pas d'intérêt. Car c'est grâce à elles qu'ont pu débiter les premières recherches anatomiques. On peut voir Claude Perrault sur une gravure, en train de disséquer. Au XVIIIème siècle, avec Bourgelat, naît à Lyon la première école vétérinaire mondiale, bientôt suivie par celle d'Alfort, où s'illustra Honoré Fragonard avec sa célèbre dissection d'un cavalier sur sa monture. À la même époque, la dynastie des Lafosse se consacra pendant plus d'un siècle à l'étude du cheval, et, avec le peintre Sollier, présenta les plus belles gravures en couleurs sur l'hippiatrie. L'École du Jardin des Plantes prolongea son œuvre au XIXème siècle par la création en 1855 d'une chaire d'anatomie comparée, en même temps que, çà et là, apparaissaient dans la gravure, la caricature, puis la photographie de belles leçons d'anatomie sur tel ou tel animal.

SUMMARY

The first anatomical studies were realized on the animal by Galen and Vesalius. Bourgelat created the first veterinarian school in Lyons, then in Paris where the famous dissection of a man on his horse can be seen (Fragonard). The Lafosse dynasty was interested in the study of the horse care and the painter Sollier showed the most beautiful coloured engravings about the horses. A chair of anatomy was created to compare the human and animal anatomy by the school of Jardin des Plantes in 1855.

Translation : C. Gaudiot